

élevée par charité dans la maison de notre ami Balthazar, et je vous demande la permission de vous conter son histoire, si vite que vous n'aurez pas le temps de vous impatienter. Quelque temps après la mort de son mari, Madame Van der Lys, la mère de Balthazar, était un jour à la messe, quand elle sentit une légère secousse à sa robe ; et, s'avisant que quelqu'un pourrait bien en vouloir à sa bourse, elle prit si bien son temps qu'elle saisit sur le fait la main de son voleur. C'était une main de petite fille, toute mignonne, toute rose, toute fraîche.—La brave dame eut les larmes aux yeux de voir ces petits doigts de chérubin s'exercer si vite à mal faire. Son premier mouvement fut de relâcher l'enfant par pitié ; le second de la retenir par charité, et c'est à quoi elle se décida, la bonne âme ! Elle emmena chez elle la petite Christiane qui pleurait, ayant peur d'être battue par sa tante. Madame Van der Lys la consola, la fit causer, et en apprit assez pour comprendre que le père et la mère de l'enfant étaient de ces bohémiens qui courent les kermesses ; que la petite fille avait été rompue dès son jeune âge à tous les exercices des saltimbanques ; que le père s'était tué en exécutant un tour de force ; que la mère était morte de misère ; et enfin que la prétendue tante était une mégère qui rouait de coups la petite fille et qui l'instruisait à voler, en attendant mieux.—Je ne sais si vous avez connu madame Van der Lys, mais c'était une aussi bonne femme que son fils est un brave garçon. Elle garda l'enfant, que sa tante ne vint pas réclamer, comme bien vous pensez : elle l'éleva, lui apprit à lire, écrire et compter ; et ce fut bientôt un petit modèle de douceur, de décence et de bonnes façons. Et puis quelle ménagère !... Quand la pauvre dame mourut, elle eut du moins la consolation de laisser à son fils, avec sa cuisinière, la vieille Gudule, qui était sourde et qui commençait à trébucher un peu, une jeunesse de quinze ans, alerte et vive, qui ne laisserait jamais s'éteindre le feu de Balthazar ni refroidir son dîner, et qui savait où trouver le beau linge et la belle argenterie pour les jours de gala.—Avec cela, polie, avenante, douce et jolie : —c'était du moins l'opinion de Cornélius, qui avait découvert dans ces yeux-là des éclairs bien autrement intéressants que ceux de la troisième classe...—Mais chut !... Je m'arrête ici pour ne pas médire.

Je puis ajouter pourtant que Christiane faisait bon accueil à Cornélius, qui lui prêtait de bons livres : le jeune homme, en sa qualité de savant, faisant plus de cas d'une femme de ménage comme Christiane que des plus belles poupées de la ville, lesquelles bien souvent ne sont bonnes à rien. Mais ce soir-là, il semblait que l'orage eût paralysé la langue de la jeune fille. Elle avait refusé de prendre place à table, où son couvert était mis comme à l'ordinaire... ; et sous prétexte de servir les deux amis, elle allait et venait, écoutant mal, répondant de travers, et faisant le signe de croix à tous les éclairs... jusqu'au moment où Balthazar, se retournant, ne la vit plus et pensa qu'elle s'était retirée dans sa chambre.—Quelques minutes après, il alla prêter l'oreille à la porte de cette chambre qui ouvrait sur la grande salle, parallèlement au cabinet d'étude ; comme il n'entendit rien, il resta convaincu que la jeune fille dormait déjà, et vint se rasseoir près de Cornélius en bourrant sa pipe.

—Qu'a-t-elle donc ce soir ? dit Cornélius, en désignant du geste la chambre de la jeune fille.

—C'est l'orage, répondit Balthazar, les femmes sont si peureuses !

—Si elles ne l'étaient pas, ami Balthazar, répondit Cornélius, nous n'aurions pas l'immense bonheur de les protéger comme des enfants. Celle-là surtout, qui est mignonne et belle !... Je ne peux pas la regarder, vraiment, que les larmes me viennent aux yeux, c'est si doux, si bon... si tendre !

—Ah ! la charmante enfant !

—Eh là ! maître Cornélius, répliqua Balthazar en souriant, vous êtes presque aussi enthousiaste de mademoiselle Christiane que du tonnerre !

Cornélius rougit un peu et murmura :

—Ce n'est pas la même chose !

—Naturellement... répondit Balthazar en éclatant de rire,

et prenant amicalement les deux mains de Cornélius.—Voyons, lui dit-il avec ce bon sourire qui vient du cœur, et qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer ce garçon-là ; est-ce que tu crois que je ne vois pas ce qui se passe ?... Mais tu ne joues pas seulement au cerf-volant sur l'Amstel,—grand enfant que tu es... ; tu joues aussi à la raquette avec Christiane... ; et ce sont vos deux petits cœurs qui servent de volants...

—Comment, tu crois ? balbutia le savant déconcerté.

—Mais voilà trois mois, ami Cornélius, et je ne pense pas que ce soit pour mes beaux yeux seulement... ; trois mois que tu viens ici deux fois par jour : à midi, en allant à ton cours du jardin zoologique, et à quatre heures en sortant.

—C'est le chemin le plus court, hasarda timidement Cornélius.

—Oui, pour te faire aimer...

—Mais...

—Voyons, reprit Balthazar sans l'écouter, raisonnons : Christiane n'est pas une jeune fille comme une autre ; c'est un petit cœur et une petite tête bien intelligents, je t'en réponds ; et assez pour admirer un savant comme toi. Tu lui serres les mains, tu t'inquiètes de sa santé : tu lui prêtes des livres qu'elle dévore. C'est un petit cours de chimie à propos d'une tache sur sa robe... ; d'histoire naturelle au sujet d'un pot de fleurs, ou d'anatomie comparée à l'occasion du chat !... Elle t'écoute de toutes ses oreilles, de tous ses yeux ; et tu ne veux pas que l'amour se mette de la partie, entre un professeur de vingt-cinq ans et une écolière de dix-huit ?

—Eh bien, je l'aime, quoi ! répondit résolument Cornélius, que veux-tu y faire ?

—Et toi ?

—Eh bien ! je veux l'épouser.

—Eh bien ! alors, dis-le donc !

—Eh bien ! mais je le dis !

—Eh bien ! alors, embrasse-moi donc ! s'écria Balthazar, et vive la joie ! moi aussi je me marie !

—Oh !... fit Cornélius saisi.

—Et j'épouse, continua Balthazar avec l'enthousiasme d'un amoureux qui ne voit et n'entend que lui, et j'épouse mademoiselle Suzanne Van Miellis, la fille du banquier."

Cornélius fit un geste qui pouvait se traduire par : Diable !... avec un point d'admiration. Balthazar continua :

—Remarque bien, Cornélius, que je l'aime depuis six ans, et avec passion. Mais mademoiselle Suzanne, qui est aujourd'hui la fille reconnue d'un gros banquier, n'était alors que sa fille naturelle. Sa mère était si pauvre qu'elles venaient, toutes les deux, travailler chez nous à la couture. Te le rappelles-tu ?... Et si je m'étais hasardé dans ce temps-là, à dire tout haut : "Voilà ma femme !" on aurait poussé de beaux cris dans la famille. Je me disais donc tout bas : "Plus tard !... Plus tard !..." Et le plus tard est venu. Un beau matin, on a fait monter Suzanne et sa mère en voiture, et fouette cocher ! Ce gros égoïste de Van Miellis, qui n'avait jamais voulu voir sa fille, l'avait rencontrée par hasard ; il s'était ému... il avait des remords, à ce qu'il disait ; moi, je crois qu'il avait tout bonnement la goutte à faire soigner ; mais, quoi qu'il en soit, tu sais le reste aussi bien que moi. Il est mort l'hiver dernier, en laissant à sa fille une des plus belles fortunes de la ville.

—La plus belle... dit gravement Cornélius.

—Eh bien ! voilà ce qui me fâchait, Cornélius, et ce qui m'empêchait de voir ma Suzanne ; c'est qu'elle était trop riche. Je n'osais plus me présenter chez elle ; j'aurais eu l'air d'y aller pour son argent. Tu ne te fais pas une idée de la quantité de gens qui veulent l'épouser maintenant ! La première fois que je la rencontrai, depuis son changement de fortune, ce fut au Jardin Zoologique. Il y avait autour d'elle une demi-douzaine de messieurs de tout âge, et galants !... et empressés !... Je n'aurais jamais eu l'audace de l'aborder. Il faut être juste, c'est elle qui m'appela : —"Eh bien ! monsieur Balthazar, vous ne saluez pas vos vieux amis ?" Moi, je me confondais en politesse... —"Mademoiselle !... madame !..." —Ils riaient tout bas, les autres ; mais quand elle eut pris